

Carnaval : La police tape brutalement dans le tas !

Nous sommes samedi 6 février à Rennes. En dépit de cet air de carnaval, les déguisements des policiers ne donnent pas dans l'originalité, pas plus que leur attitude, ils sont payés pour ça, pour obéir, « larbin de l'État », comme le chantait Jehan Jonas en son temps.

On a pu les voir à l'œuvre, dévastant un défilé festif où les joies de l'expression faisaient plaisir à voir, se partageant jusqu'aux murs de la cité. Plutôt que contrôler quelques excès mal excusables – même si pleurer sur les vitrines éclatées d'une agence bancaire ou immobilière demanderait pour beaucoup un effort inédit–, sur instruction du préfet, les forces de l'ordre ont préféré changer la farce en désordre.

Parti de la place du Parlement où s'était déroulé dans la bonne humeur un banquet géant surveillé de près par un Manuel Vador gonflé d'importance, tenant une arme chargée à la main, et relayé 220 fois (chiffre de la préfecture) par 220 sbires robocopiés soigneusement répartis aux alentours – avec une mention spéciale pour la protection opérante de la place de mairie, laquelle gardait, selon la presse, quelque traumatisme d'un épisode précédent–, le défilé avait entamé son parcours rue Victor Hugo, voie aux épaules étroites dans laquelle les tambours et les chants résonnaient gaiement. « Vinci dégage, résistance et sabotage ! » scandaient avec espoir les carnavalières-et-liers. Une trompette trompétait, notamment, tandis qu'un tube tonnerre grondait sourdement, la rue gorgeait de vie et Hugo lui-même songeait à se réveiller peut-être. La descente de la rue Gambetta fut, elle aussi, une joviale promenade, avec station circassienne et hourvaris circonsciés. Un message se déroulait soudain sur un mur : « Une autre fin du monde est possible. »

Les deux quais empruntés par la suite porte des noms fameux, Chateaubriant ne tenait pas toujours la mesure, Lamartine confondait parfois politique et poésie, les zadistes aussi. Mais arrivée au niveau de la place de la République voici que l'équipe la moins joueuse de cette journée oublie la présence des badauds du samedi et fonce dans le tas. Des grenades à gaz sont lancées, la foule carnavalesque comme la foule flânante sont prises dans la fumée des lacrymos, c'est la débandade, nous courons tous pour nous éloigner du poison. Certains crient que nous devons rester groupés, et maintiennent un cap sans savoir bien lequel. Nous essayons de reformer cortège et avançons en direction du quai Laménais, mais il faut rebrousser chemin, et nous nous engageons sous les arcades pour trouver la rue Jules Simon, le cortège se reforme pour une part, l'escorte se revitalise autour des géants pantins fabriqués pour l'occasion. Sur la vitrine d'un assureur qui promeut un contrat d'assurance-vie un passant inspiré a écrit : « Plutôt crever ! » Bientôt, la Criée ne crie plus toute seule, ses murs se font parlant. Et c'est ici le boulevard de la Liberté, qui cherche à mériter son nom : nous allons l'éprouver. Je marche de concert avec un des badauds de République qui, révolté par le comportement policier, s'est joint à la manif, car le défilé de carnaval est bel et bien devenu manifestation sous le feu des gaz lacrymos. En voilà donc un parmi d'autres qui aura été gagné à la cause zadiste du fait des exactions de la police. Un autre me raconte qu'il a appelé la préfecture pour demander à quoi servait cet hélicoptère qui grille du kérosène au-dessus de la ville. « Il a y avoir une manif d'extrême gauche », lui a-t-on répondu. Il s'esclaffe : « Et pendant ce temps Daech court toujours ! »

Le cortège arrive cahin-caha au niveau de l'espace commercial Trois soleils, vire à gauche toute vers l'esplanade Charles-de-Gaule, on se doute que ça va être chaud. Les Champs-Libres, gros paquebot infligé par de Portzamparc à la ville, prennent peur, toute velléité de l'approcher est suspecte, un nuage de fumée lacrymo grandit devant l'entrée, une charge

vigoureuse éloigne les supposés terroristes, les vigiles de l'établissement culturel ont fermé toutes les portes. Au cinquième étage, une poignée d'usagers regardent à travers les vitres une meute problématique hésitant entre manifestants et policiers, un char rescapé du cortège est avancé, un navire pirate, semble-t-il, il prend feu. Une énorme langue de feu lèche généreusement l'espace, des pétards éclatent de part et d'autres, mais pas question pourtant de s'attarder trop longtemps, le pouvoir n'est pas d'accord. Les pro-zadistes ont beau être inspirés, ils passent vraiment pour de sales gosses ! Après hésitation, regroupement, le cortège s'enfile dans la rue de Plélo, le défilé redeviendrait volontiers bonhomme. Seulement, nous voyons bientôt une file de cognes courir le long des bâtiments, ils diront ensuite que certains d'entre nous menaçaient le Centre commercial Colombia, ce qui n'est pas exact, et ils barrent la rue, balançant force grenades lacrymos, certains carnavaliers sont partis devant, ils seront coupés du groupe, nous autres courrons dans l'autre sens, traversant des nuages de gaz, les yeux rouges, et retrouvant tant bien que ma la rue d'Isly, nous essayons de repartir vers le boulevard de la Liberté. Mais là, une charge méchante nous contraint à courir. Les gens d'armes font usage de grenades lacrymos et de flashball, la banderole est visée, à hauteur de visage. Un jeune homme est touché au thorax, dans la poche de sa chemise, son téléphone mobile est explosé. Des cris amis avertissent : attention flashball ! Nous courrons devant les projectiles, sans nous retourner. C'est la vraie débandade le long de la rue Maréchal Joffre. Un instant d'hésitation, mais plutôt que se réfugier rue Vasselot, préférer rester avec ce qu'il reste du groupe... Place de la République, des nuages de gaz s'élèvent à nouveau, sans doute pour le cas où le message répressif ne serait pas suffisamment clair. Certes, les furieux cerbères de l'État nous en voulaient encore, si bien que, lassés de tant d'incompréhension, nous partîmes, chacun vers son coin le plus intime, zone à défendre tout autant, en attendant les retrouvailles.

Au final, on constate la brutalité des policiers, des arrestations arbitraires, l'usage inconsidéré des flash-ball, une fête de l'expression mise à mal par une milice d'État dont le bilan n'a malheureusement pas fini de s'alourdir. Cinq manifestants attrapés et violentés, trois d'entre eux ont été condamnés ce lundi à de la prison ferme au terme d'un procès édifiant pour qui croirait encore à une justice impartiale.